

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication d'Alain Besançon
(séance du lundi 24 décembre 2011)

Chantal Delsol: Quand on reprend les différents éléments constitutifs que vous avez évoqués : spinozisme avéré au moins pendant la jeunesse, critique de l'Église et du clergé – ce qui nous rappelle Tolstoï, par exemple les pages superbes de description de la messe dans *Résurrection* –, attirance pour **toutes** les religions, hymne à tous les êtres (« Je voudrais être de la matière », « Je suis un matérialiste spiritualiste, un mystique qui ne croit à rien »), christianisme sans transcendance... cela ne s'apparente-t-il pas fortement à du panthéisme ? Au XIX^e siècle, depuis Jacobi, la question du panthéisme se pose un peu partout, je pense d'ailleurs que c'est le XIX^e siècle qui fait le lit du panthéisme contemporain, et de la morale substituée à la vérité. Dans son *Dictionnaire des idées reçues*, Flaubert écrit : « Panthéisme : tonner contre. Absurde ». Est-ce un aveu ou un désaveu ?

Réponses: « Panthéisme : tonner contre » signifie sans doute qu'il s'agit d'une idée reçue et Flaubert, dans ce cas-là se placerait du côté du panthéisme.

Remarquons que fabriquer une religion nouvelle est une spécialité du XIX^e siècle. Il suffit de penser à Balzac, encore qu'il soit fondamentalement catholique, mais de source illuministe et swedenborgienne ; à Tolstoï, à Comte, à Renan, à Mallarmé et même à Proust. Mais Flaubert, lui, ne fait pas de religion. Il laisse les pièces du procès sur la table sans toutefois entrer dans les religions systématiques, alors que d'autres autour de lui acceptent la non-religion.

Flaubert se contente d'être ému par les manifestations de la religion et de détester les prélats.

*
* *

Xavier Darcos : Vous n'avez pas parlé de l'aspect non-fictionnel des œuvres de Flaubert qui est pourtant très important. On sait en effet que Flaubert a accumulé des notes sur pas moins de soixante-dix-sept ouvrages religieux, notamment sur *L'abrégé du catéchisme de persévérance de l'abbé Gaume* qu'il a annoté dès son enfance. Il a d'ailleurs poursuivi cette réflexion sur la religion, hors du travail d'écriture romanesque, durant toute sa vie. Si l'on songe qu'à la fin de sa vie il relit l'abbé Gaume et en parle encore, ne pourrait-on voir là une sorte de fascination que la religion n'aurait jamais cessé d'exercer sur lui ?

Par ailleurs, le point commun entre *La tentation de saint Antoine*, *La légende de saint Julien l'Hospitalier* et *Bouvard et Pécuchet* n'est-il pas l'idée que l'œuvre littéraire consiste à expérimenter la totalité du potentiel imaginaire et que, lorsque tout a été exploré, ne restent que déception et désillusion ? Saint Julien, Antoine, et même Félicité qui finit par n'adorer plus que son perroquet, ne sont-ils pas des allégories de l'œuvre littéraire, du travail littéraire tel que Flaubert l'a ressenti dans sa mélancolie et son pessimisme ?

Réponse : On ne sait pas très bien quels étaient les sentiments de Flaubert enfant. Le père de Flaubert était un grand médecin et les médecins de l'époque

étaient plutôt du côté de La Mettrie. Sa mère, avec qui Flaubert était très intime, ne cherchait apparemment pas à l'influencer.

Le jeune Flaubert lisait énormément, mû par un sentiment religieux personnel. S'il a lu l'abbé Gaume, il a lu également Spinoza sur lequel il s'est fixé. Toute sa vie du reste, il a reconnu être fasciné par la religion. Il a dit à Mademoiselle Leroyer de Chantepie que c'était cela qui l'intéressait dans sa vie. *La tentation de saint Antoine* qui avait été reçue de façon si atroce par les deux amis de Flaubert, il y a repensé en 1865 et il l'a publiée en 1874, du reste sans aucun succès.

Votre remarque sur l'allégorie du travail littéraire est très juste. Il y a chez Flaubert une religion du travail. Quand il écrit que Bouvard et Pécuchet « s'y mettent », on peut voir là ce que lui-même fait. Le travail n'est-il pas l'opium des tourmentés religieux ?

*
* *

Georges-Henri Soutou : Quelle était, en dehors de Spinoza, l'information et la culture religieuse de Flaubert ? Qu'avait-il lu ? Avec qui était-il en correspondance ?

Réponse : Dans la correspondance de Flaubert, il est très peu question de philosophie et de religion. Je crois que c'est par lui-même que Flaubert a acquis sa culture religieuse, au travers de très nombreuses lectures. Il vivait au temps de l'abbé Migne, à une époque où l'archéologie religieuse était en plein essor, avec un clergé français de haut niveau, capable de traduire couramment les Pères de l'Église grecque en latin. Cette excellence dans la culture religieuse s'est du reste prolongée jusqu'à Roger Martin du Gard, jusqu'à la NRF entre les deux guerres. C'est seulement après la deuxième guerre mondiale que le désert culturel a commencé à gagner du terrain.

*
* *

Jean-Claude Casanova : Je reste perplexe sur ce que Flaubert pensait vraiment. Il y a certainement chez lui une profonde angoisse religieuse. Permettez-moi de faire la suggestion suivante pour vaincre un préjugé que nous partageons : si notre maître Raymond Aron était vivant, il vous aurait demandé inmanquablement si vous avez lu ce que Sartre a dit sur cette question. Effectivement, Sartre, lui-même en proie à une angoisse religieuse, a passé vingt ans de sa vie sur Flaubert et a publié trois énormes volumes. N'y a-t-il pas là des éléments qui pourraient nous apporter quelque lumière sur le sujet ?

Réponse : Ne m'étant pas encore astreint au pensum que représente cette lecture, il m'est difficile de répondre à cette question.

*
* *

Bertrand Saint-Sernin : La question que je veux poser concerne précisément *L'idiote de la famille*, c'est-à-dire les deux mille et quelques pages que Sartre a consacrées à Flaubert. Sartre parle de la religion de Flaubert. Dans le troisième tome, page 1224, il dit ceci : « Flaubert écrit pour un Occident chrétien. Et nous sommes tous chrétiens, aujourd'hui encore ; la plus radicale incroyance est un athéisme chrétien, c'est-à-dire conserve, en dépit de sa puissance destructrice, des schèmes directeurs – pour la pensée, fort peu ; pour l'imagination, davantage ; surtout pour la sensibilité – dont l'origine est à chercher dans les siècles de christianisme dont nous sommes bon gré malgré les héritiers. » Quand Sartre parle de Flaubert lui-même, il le définit (page 1228) comme un « athée malgré lui ». Comment interpréteriez-vous cette formule ?

Réponse : L'athéisme chrétien concerne principalement le christianisme occidental. Dans le monde oriental, - c'est le cas dans la religion orthodoxe – on part toujours d'une évidence de Dieu. Dans la religion islamique, Dieu est la base ; c'est du reste la raison pour laquelle ceux qui ne deviennent pas musulmans sont coupables puisqu'ils manifestent par là qu'ils ont perdu la raison. Dans le christianisme occidental, en revanche, selon la formule de saint Thomas d'Aquin, Dieu est connu comme inconnu. L'athéisme est donc toujours possible.

Quelque part, Sartre a écrit que devenir athée était une œuvre de longue haleine. Ce fut pour lui un réel travail. Il y a peut-être là un lien direct entre l'auteur de *La nausée* et celui de *La tentation de saint Antoine*.

*
* *

Jean Baechler : La religion chrétienne a imprégné toute une aire culturelle pendant près de deux mille ans. Pour des raisons repérables, cette religion a été l'objet d'assauts massifs et victorieux. Des cohortes entières de chrétiens sont devenues d'anciens chrétiens. Plusieurs manières de sortir du christianisme me paraissent possibles, dont certaines sans doute fâcheuses.

La première est la religiosité. Naguère, notre confrère Gérard Antoine a publié une note sur religion et religiosité en marquant bien la différence très profonde qu'il y a entre les deux. La religiosité relève de la sensibilité. C'est une sensibilité religieuse qui ne s'applique à aucune religion définie et qui donne donc lieu à tous les débordements et à toutes les déviations possibles.

La deuxième est l'idéologie. Beaucoup de vocations idéologiques sont des substituts à la religion chrétienne.

La troisième est le « caritativisme » qui se manifeste à travers les ONG. C'est un phénomène typiquement occidental.

Je ne suis jamais entièrement convaincu par l'argument selon lequel Flaubert s'étant occupé toute sa vie de religion, la religion lui manquerait. On peut s'intéresser à la religion sans que cela soit destiné à combler le moindre vide, mais pour la simple raison que la religion joue dans les sociétés humaines, à toutes les époques et sur tous les continents, un rôle si essentiel que si l'on veut comprendre quelque chose aux aventures et aux affaires humaines, on ne peut faire autrement que de s'occuper par priorité, d'une part, des religions et, d'autre part, du politique.

Pour peu que je sache, Flaubert a plutôt versé du côté de la religiosité, phénomène assez typique du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle,

comme en témoigne l'œuvre de Romain Rolland. Croyez-vous vraiment qu'il y ait eu une religion chez Flaubert ?

Réponse : La simple curiosité envers les religions, c'est celle d'Émile Durkheim et de Max Weber. En raison de l'importance du phénomène religieux, il n'est pas possible d'être tant soit peu historien sans être amené à se pencher sur la religion. Une des misères de la pensée historique française depuis très longtemps tient du reste à son ignorance de la théologie, ce qui n'était pas le cas de Durkheim ou de Weber.

Pour ce qui est de l'idéologie, il est exact qu'elle joue le rôle de substitut. Mais il est une différence fondamentale entre l'idéologie et la religion, à savoir que l'idéologie prétend s'appuyer sur la science. Le nazisme s'appuie sur une sorte de térato-darwinisme qui se veut scientifique ; le marxisme s'appuie également sur un système à prétention scientifique, certes plus élaboré et plus complexe.

Entre la religiosité et l'humanitarisme, le caritativisme, l'abbé-pierrisme, le sœur-emmanuellisme, la frontière est floue. C'est par dilatation trop grande et perte de densité, tel un gaz, que le christianisme a dépéri. Mais je tiens à souligner qu'il s'agit encore une fois du christianisme occidental, et non pas du christianisme oriental, lequel n'est pas affecté par le *fides cogens intellectum*.

Comme sous-produits de la désintégration du christianisme, on peut distinguer aujourd'hui l'humanitarisme, devenu quasiment universel, et l'anxiété religieuse. Cette dernière est celle de Flaubert comme elle est celle de tout écrivain digne de ce nom. C'est pourquoi un écrivain, tel Zola, qui ne connaît pas les tourments du *cor irrequietum*, ne peut être mis au même rang qu'un Flaubert.

*

* *